

# James Brown

Apôtre de l'originalité,  
James Brown prouve depuis bientôt  
quarante ans qu'il est parfois  
payant de marquer sa différence.  
Cette attitude rebelle aura valu  
bien des déboires à l'inventeur  
du funk, sans toutefois l'empêcher  
de s'imposer comme le musicien noir  
le plus populaire et le plus créatif  
de son siècle.



# Le pasteur King et la lutte pour les droits civiques



▲ Au début des années 60, sous l'impulsion de Martin Luther King, la communauté noire du Sud lutte pour ses droits civiques.

► C'est d'un incident racial dans un bus de Montgomery (Alabama) que partira la révolte des Noirs.



▲ Les éléments racistes rejoignent le Ku Klux Klan, fondé en 1867.

► Les ghettos s'enflamment, la guerre civile est alors bien proche.

## Le signal de la révolte

Montgomery, Alabama. Le soir du 1<sup>er</sup> décembre 1955, une employée d'un grand magasin de la ville, Rosa Parks, rentre chez elle en bus comme à l'habitude. Fatiguée, elle avise une place libre dans la section réservée aux passagers noirs et s'y installe. Alors que le bus se remplit, le conducteur lui demande de laisser son siège à un Blanc, comme le veut la tradition dans ce bastion du racisme. Mme Parks refuse et se retrouve au poste. C'est ce qu'attendait la section locale d'une association de défense des Noirs pour intervenir. Sous la direction d'un jeune pasteur nommé Martin Luther King, la communauté noire s'organise et boycotte la compagnie de bus de la ville. Au terme d'un bras de fer qui durera plus d'un an, les habitants noirs de Montgomery obtiendront une victoire qui sera le signal d'une révolution sociale dont le pasteur King sera le symbole.

## Résister au système

Fils de pasteur, lui-même responsable d'une paroisse baptiste, Martin Luther King n'a que 27 ans lorsqu'il accède à la célébrité au début de 1956. Le succès remporté à Montgomery l'incite à fonder la Southern Christian Leadership Conference (SCLC). L'organisation se démarque de la Ligue urbaine et de l'Association nationale pour l'avancement des gens de couleur (NAACP), jugées trop modérées, et surtout d'un mouvement séparatiste comme la Nation de l'Islam qui prône le recours à la violence pour



faire échec au pouvoir blanc. Soucieux d'obtenir l'intégration immédiate des Noirs, King emprunte au Mahatma Gandhi sa doctrine de la non-violence. Il n'est pas question pour les siens de courber la tête, mais de résister à un système inique par tous les moyens pacifiques dont ils disposent.

## La politique de boycott

L'activité de King ne va cesser de s'amplifier entre 1956 et 1968. En boycottant systématiquement les institutions qui pratiquent la ségrégation, en organisant des sit-in ou des marches symboliques pour sensibiliser l'opinion publique, il transforme son action en



**Engagée à la suite d'un incident banal survenu à Montgomery, au cœur de l'Amérique sudiste, la croisade en faveur des Noirs menée par le pasteur King a marqué profondément l'Amérique des années 60.**



mouvement de masse. La communauté noire, sensible à ce mélange de justice et de religion, lui fournit un relais discipliné partout dans le Sud, ainsi que dans les ghettos des grandes villes où règne un racisme plus subtil. Pour la première fois, le gouvernement américain ne peut plus refuser de considérer comme il se doit le problème noir, d'autant que King est parvenu à rassembler autour de son nom les intellectuels du monde entier. Fort du prix Nobel de la paix qui lui est attribué en 1964, il entame des négociations avec l'administration du président Johnson, qui finit par faire passer une série de lois sur des sujets aussi brûlants que la déségrégation, le droit de vote, l'embauche, l'instruction ou le logement.

### La fin d'un rêve

Le pasteur King est sur le point d'entamer une nouvelle phase de sa lutte. « Après les droits civiques, déclare-t-il, il est temps de penser aux droits de l'homme. » Redouté par les politiciens conservateurs qui s'émouvent de son influence grandissante, King est assas-

siné le 4 avril 1968 par un tueur à gages qu'on soupçonne d'avoir été manipulé par le FBI. Aussitôt, les Noirs descendent dans la rue et les ghettos s'enflamment. Pour que la révolte ne tourne pas au carnage, quelques personnalités populaires comme James Brown font entendre leur voix par le biais de la radio et de la télévision et le pire est évité. Mais au sein du SCLC personne n'a le

charisme nécessaire pour poursuivre l'action de King, et le mouvement pour les droits civiques finit par décliner. Avec le recul, les progrès enregistrés dans les mentalités tout au long des années 60 apparaissent essentiels. Ils restent cependant insuffisants au regard de la fracture flagrante qui sépare toujours l'Amérique moyenne des minorités, noires ou hispaniques.

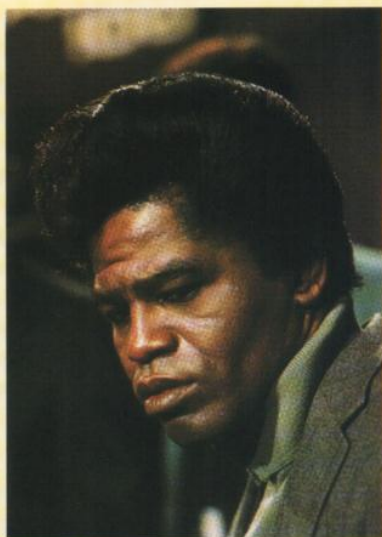


◀ Le révérend Martin Luther King à Washington, en 1963. L'apôtre de la non-violence s'adresse à une foule immense, qui refuse l'ostracisme.

▼ De nombreux artistes du monde musical ou du cinéma soutiendront la cause du pasteur King. Ici, Charlton Heston, Sammis Davis Jr. et Marlon Brando.



◀ L'enterrement de Martin Luther King, en 1968. Quatre ans plus tôt, il avait reçu le prix Nobel de la paix.



- 1933** Naissance de James Joe Brown, le 3 mai, dans une cabane proche de Barnwell (Caroline du Sud).
- 1937** Séparation de ses parents. Il reste avec son père, qui le confie à une tante deux ans plus tard.
- 1949** Adolescent, il est envoyé au centre correctionnel pour un flagrant délit de vol de batterie de voiture.
- 1952** Libéré sous condition, il forme avec Bobby Byrd les Gospel Starlighters, qui deviendront les Famous Flames.
- 1956** Gros succès commercial de *Please, Please, Please*, qui se vendra à plus d'un million d'exemplaires.
- 1958** Après deux années assez difficiles, Brown confirme son potentiel avec des titres comme *Try Me* et *Think*.
- 1962** Devenu une grande star de la musique populaire noire, il enregistre à l'Apollo de New York l'un des albums les plus forts de la soul music naissante.
- 1966** Les tubes se succèdent. Surnommé Mr. Dynamite, il est célèbre pour ses compositions explosives, mais aussi pour le slow *It's a Man's, Man's, Man's World*.
- 1968** Après l'assassinat de Martin Luther King, Brown incite la communauté noire à cesser les émeutes.
- 1970** Les succès de *Brother Rapp*, *Make It Funky* annoncent la révolution musicale engendrée par Brown.
- 1971**
- 1976** *Get Up Offa That Thing*, dernier disque à figurer au Top Ten jusqu'en 1985. Suivent dix années difficiles.
- 1980** Il refait surface avec un rôle dans le film *les Blues Brothers* et la chanson phare de *Rocky IV*.
- 1985**
- 1988** Condamné à six ans de prison pour voies de fait sur agents et possession illégale d'armes à feu.
- 1991** Libéré pour bonne conduite, James Brown reprend ses tournées à travers le monde.

# Le forçat du show-biz

**Le « phénomène » James Brown s'est porté aux avant-postes de presque tous les styles de la musique noire. Sans qu'ils le lui aient forcément bien rendu.**

**L**e clou du show de James Brown a été, durant vingt ans, le finale de *Please, Please, Please* – le titre qui l'a rendu célèbre en 1956. Tout en implorant à l'infini son auditoire (« please, please, please... »), ses genoux commencent à fléchir, en rythme avec les phrases déchirantes de l'orchestre, jusqu'à ce que le chanteur finisse par s'écrouler sur scène, sans jamais cesser de chanter. L'air hésitant, deux ou trois de ses accompagnateurs approchent comme pour lui porter secours. L'un d'entre eux le recouvre d'une cape de couleur pourpre puis l'aide à se relever pour l'emmener en coulisse. Brown, accroché à son micro, repousse son sauveur, rejette la

cape d'un air de défi et revient sous les projecteurs pour lancer de nouveaux « please, please ». Comme repris par son malaise, il tombe à genoux, la voix cassée par une émotion insoutenable. Nouvelle apparition d'un comparse, qui lui jette cette fois sur les épaules une cape dorée que Brown repousse à la dernière seconde, comme la précédente. Ce n'est qu'au terme d'une ultime répétition de cet évanouissement théâtral que Brown, enveloppé d'une cape – noire ! –, est escorté hors de scène

par ses hommes, pendant que tout l'orchestre enchaîne riff sur riff de manière lancinante.

En quelques minutes de comédie, James Brown résumait ainsi parfaitement la lutte



constante qu'il n'a jamais cessé de mener contre l'adversité pour pouvoir parvenir au plus haut niveau. Sans même parler de son enfance misérable, on pense au succès inespéré de *Please, Please, Please*, obtenu au corps défendant du patron de sa maison de disques. On pense aux cent seize titres placés en trente ans sur les « charts » noirs (à ce jour, le plus beau palmarès de tous les musiciens afro-américains), alors que

**« En 1962, je voulais faire un album live. Le patron de King ne voulait pas en entendre parler. J'ai payé les frais d'enregistrement. L'album qui leur a le plus rapporté ne leur a pas coûté un cent. »**

James Brown

l'Amérique blanche ne lui a jamais permis de se hisser à la première place de ses hit-parades. On pense à ses divers séjours derrière les barreaux, à 16 ans comme à 55, alors qu'il était devenu l'un des hommes les plus puissants de la communauté noire. On pense enfin à sa capacité créative infinie qui lui a permis de rebondir et d'innover à chaque fois que des styles musicaux qu'il avait suscités, funk, disco ou rap, étaient en passe de le détrôner.

### Rescapé de la malchance

Comme il le raconte dans son autobiographie, ses débuts sur cette terre n'ont rien de particulièrement glorieux, sa mère ayant cru jusqu'à la dernière minute qu'elle venait de donner naissance à un enfant mort-né. « Ma tante Minnie ne voulait pas abandonner, explique Brown, et elle essayait tout de même de me ranimer en me faisant la respiration artificielle. Juste au moment où mon père se mettait à pleurer, j'ai fait la même chose. Alors, de



James Brown et les Famous Flames en 1956, l'année où ils enregistrent le hit « Please, Please, Please ».

joie, il est parti à pied pour Barnwell, à quinze kilomètres de là, où il a fait enregistrer sa date de naissance : le 3 mai 1933. »

### L'espoir et la fierté

Cette première victoire ne devait être que très temporaire, car la vie n'avait rien de rose pour un petit-fils d'esclave



avant la guerre, en Caroline du Sud. Il n'a que 4 ans lorsque ses parents décident de se séparer et Brown ne reverra plus sa mère pendant vingt ans. Deux ans plus tard, il part vivre à Augusta, en Géorgie, avec une tante, celle-là même à qui il doit la vie. Sa jeunesse ne sera en rien spectaculaire, Brown passant plus de temps dans les champs d'arachides, de cannes à sucre et de coton que sur les bancs de l'école. La musique joue déjà un rôle, pourtant ; un ami de la famille, le bluesman Tampa Red, lui enseigne des rudiments de guitare, mais

Brown n'apprécie que modérément l'atmosphère du blues qu'il juge trop résignée. Le gospel le touche davantage, car il y trouve espoir et fierté – deux qualités sur lesquelles il construira plus tard son style.

### La prison

En attendant, la musique n'est qu'un passe-temps et, avec la crise qui suit la fin de la guerre, il lui faut penser à gagner sa vie pour aider sa tante Minnie. Certes, Brown ne choisit pas la meilleure voie ; à 16 ans, il est condamné à huit ans de prison pour avoir volé une batterie dans une voiture, avant d'être libéré pour bonne conduite en 1952. En compagnie du pianiste et chanteur Bobby Byrd, Brown décide alors de monter un groupe de gospel, qui se transforme bientôt en orchestre de rhythm'n'blues et qui adopte le nom de Famous Flames. La mode est aux groupes vocaux comme les Dominoes de Billy Ward ou les Midnighters de

À la batterie, en répétition avec ses musiciens. En 1964, James Brown est déjà une star de la musique afro-américaine.

Le centre-ville de Macon (Géorgie) où débute la carrière de James Brown (page de gauche).

**CHART** Le magazine musical américain *Billboard* a inventé le principe du hit-parade. Chaque semaine depuis plus de cinquante ans, il propose un classement des meilleures ventes et des disques les plus demandés à la radio. Appelées « charts » (littéralement « tableaux » ou « graphiques »), ces listes font figure de référence dans la profession.



▲ En compagnie du vice-président Robert Kennedy, en 1961, James Brown soutient le candidat démocrate lors de l'élection présidentielle contre John F. Kennedy.

Hank Ballard dont le répertoire inspire largement celui des Flames.

Une première chance survient lorsque le manager de Little Richard, originaire lui aussi de Géorgie, propose aux Famous Flames de devenir leur agent. Alors que leurs concerts se multiplient, Brown et son groupe réalisent une maquette de l'une de leurs compositions, *Please, Please, Please*, qu'ils s'empressent de tester sur une radio locale.

### Un style encore trop moderne

Le résultat dépasse leurs espérances car deux maisons de disques leur proposent simultanément de les prendre sous contrat. Bloqué par une tempête de neige, Leonard Chess, de la firme qui porte son nom, à Chicago, n'arrive pas à temps, et c'est le producteur Ralph Bass qui signe avec James Brown pour le compte d'une firme de Cincinnati, King Records.

Syd Nathan, patron de King, ne croit pas à l'avenir de Brown et de *Please, Please, Please*. « Ce type ne sait pas chanter, il est juste capable de hurler. Quant à la chanson, c'est de la m... ! » aurait déclaré Nathan, qui se laisse pourtant convaincre par Ralph Bass. Il ne le regrettera pas car *Please, Please, Please*, en s'installant dans les hit-parades, se vendra à plus d'un million d'exem-

plaires. En dépit de ce succès, James Brown a du mal à se faire une place au soleil : sa voix arrachée est trop proche du gospel pour plaire aux amateurs de ballades, son style trop moderne pour séduire les amateurs de blues. Il lui faudra attendre 1958 et un nouveau hit, *Try Me*, pour confirmer sa percée, et surtout la réussite de *I'll Go Crazy, Think, You've Got The Power* et *This Old Heart* en 1960 pour asseoir définitivement sa réputation.

### Abonné aux hit-parades

A partir de ce moment et jusqu'en 1982, jamais le nom de James Brown ne quittera les charts du magazine *Billboard* ! Cette longue période comporte un certain nombre de moments forts d'un point de vue musical. Le premier sera la sortie en 1962 de l'album « Live At The Apollo », enregistrement mythique de Brown en concert dans le temple de la musique noire par excellence, le Théâtre Apollo de Harlem. L'année suivante, *Prisoner Of Love* marque une première percée dans le Top Ten des variétés – univers policé que Brown, champion de la cause noire, ne parviendra jamais à conquérir pleinement. Se succèdent

ensuite *Papa's Got a Brand New Bag* et *I Got You (I Feel Good)* en 1965, *It's a Man's, Man's, Man's World* en 1966, *Cold Sweat* en 1967, *I Got The Feelin'* en 1968,

**« Le jour où je croirai que je suis James Brown, ce sera la fin de James Brown. Mais pour l'instant je suis encore James Brown. »**

James Brown

*Mother Popcorn* en 1969 et *Get Up (I Feel Like Being Like) A Sex Machine* en 1970, pour ne citer que les plus grands de ses succès.

### L'engagement politique

Les années 60 sont également capitales sur le plan politique. Ancien adolescent à problèmes lui-même, Brown sait parler aux jeunes des ghettos. A travers des chansons comme *Don't Be*



► James Brown dans un de ses célèbres spectacles live.



a *Drop-Out* ou *Say It Loud - I'm Black And I'm Proud*, il les incite à ne pas négliger leur éducation et à se montrer fiers de leur culture. A plusieurs reprises, il se fait photographier en compagnie du vice-président Humphrey, part en tournée en Afrique pour le compte du ministère des Affaires étrangères et se rend au Vietnam où il chante pour les troupes américaines. A la mort de Martin Luther King, il jouera un rôle non négligeable en tentant de ramener au calme les grands quartiers noirs qui se sont révoltés spontanément à l'annonce de l'assassinat de leur leader.

### Eclipsé par le disco

La décennie suivante est plus difficile pour James Brown. Père du style funk, il se trouve soudain en concurrence avec des artistes comme Sly Stone, George Clinton et Bootsy Collins qui lui doivent tout ou presque.

Cela ne l'empêche pas de continuer à collectionner les hits (*Soul Power*, *Hot Pants*, *Get On The Good Foot*, *The Payback...*) jusqu'à ce que la vague du disco, qu'il a largement contribué à faire naître, vienne lui ravir la vedette. A partir de 1975, ses disques ne sont plus que des succès commerciaux mineurs et il faut attendre 1980 et son

apparition dans le film *les Blues Brothers* pour qu'il retrouve toute son audience.

Le rap et le hip-hop, directement inspirés par sa musique, font leur apparition et Brown n'entend pas se laisser submerger cette fois, comme en témoigne le duo *Unity* gravé avec

### UN RECORD DIGNE DU LIVRE GUINNESS

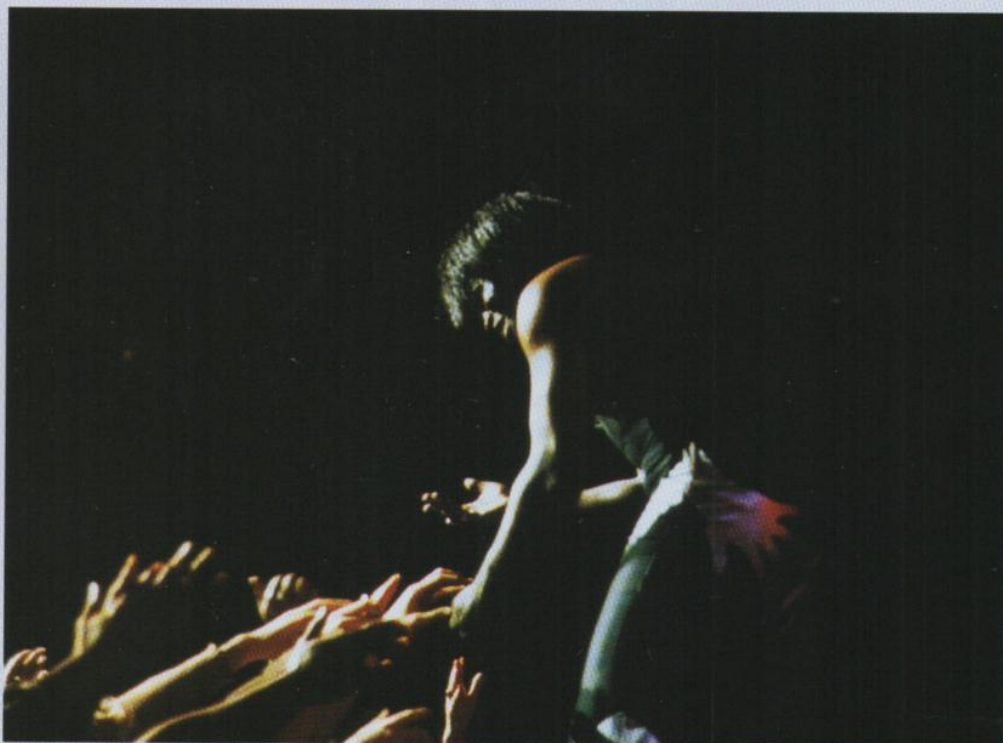
Au plus fort des années 60, James Brown donnait en moyenne 28 concerts par mois, distribuait 5 000 photos autographiées et 1 000 paires de boutons de manchette, portait 80 paires de chaussures et 120 chemises, changeait 150 fois de costume de scène, passait plus de 80 heures sur les planches en chantant 960 chansons, tout en dirigeant une équipe de 25 personnes.

Afrika Bambaataa. Puis c'est le succès considérable de *Living In America* (tiré du film *Rocky IV*) qui lui rend son titre de roi de la soul. *How Do You Stop* et *I'm Real* viennent de prendre la relève en 1988 lorsque Brown est arrêté et incarcéré au terme d'une course-poursuite épique avec la police.

Depuis sa sortie de la prison d'Augusta, en 1991, il se produit à nouveau sur les plus grandes scènes à la tête de l'un des orchestres les plus professionnels de la planète, et force est de constater que, si sa prestation est devenue un peu moins acrobatique avec les ans, sa musique n'a rien à envier à aucun de ceux, de Prince à Public Enemy, qui prétendent assurer sa succession.

◀ En 1986, James Brown revient au premier plan avec le film « *Rocky IV* » et le hit « *Living In America* » qui en est extrait.

▼ « *Mr. Dynamite* » adulé des foules.



# Un engagement frénétique

► Une musique presque exclusivement fondée sur le rythme, qui donnera le funk.

**E**n argot noir américain, le mot « funk » définit les odeurs corporelles fortes généralement associées à l'acte sexuel. Dire à quelqu'un, dans le ghetto, qu'il était « funky » (c'est-à-dire qu'il puait) était de toute évidence une insulte, d'autant que cette notion faisait implicitement référence à la vieille idée préconçue de l'Amérique blanche selon laquelle le Noir sent mauvais. A ceux qui s'étonnent qu'un terme péjoratif comme « funk » caractérise une musique faite de fierté et d'arrogance, l'écrivain afro-américain Amiri Baraka explique que « la référence à cette prétendue odeur du Noir acquiert une connotation positive dans la mesure où elle met en avant un trait spécifique de la négritude ».

## Une révolution rythmique

Le funk, idiome musical profondément noir, est fondé sur une trame rythmique différente de celles des styles

## BREAK-BOYS

Dans les discothèques des quartiers noirs de New York est apparu, il y a une quinzaine d'années, un style nommé « break-dancing ». Il s'agissait de danser de la manière la plus acrobatique possible sur les ponts rythmiques, ou « breaks », extraits de disques de funk. Par extension, on a surnommé les adeptes de ce style « break-boys », ou « B-boys ».

James Brown  
a révolutionné la musique  
populaire noire en  
créant un nouveau style, le funk,  
dont le rap est aujourd'hui  
l'héritier direct.



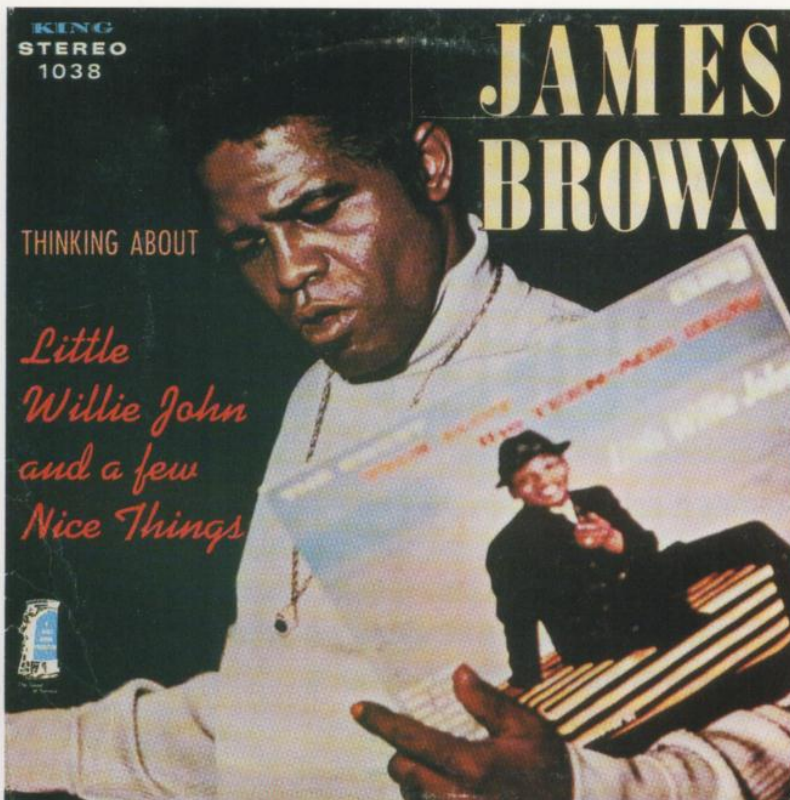
qui l'ont précédé. Alors que, dans le blues, le batteur marque la mesure à l'aide de la caisse claire sur le deuxième et le quatrième temps, le funk décale le mouvement en plaçant l'emphase sur le premier et le troisième temps. James Brown évoquait lui-même cette notion dans son autobiographie, en expliquant comment il l'enseignait aux accompagnateurs qu'il recrutait : « Quand j'ai engagé Bootsy Collins, c'était un bassiste extraordinaire, capable de tout faire sur son instrument. Mais c'est moi qui lui ai montré l'importance du premier temps, celui qui donne sa couleur au funk. »

Brown a ainsi révolutionné la musique noire et construit la majeure

partie de son répertoire autour de ce premier temps qui jusqu'alors n'était marqué qu'en sourdine par la grosse caisse. S'éloignant peu à peu de la mélodie pour concentrer ses efforts sur la pulsation rythmique, il a façonné un rhythm'n'blues syncopé et frénétique qui modifie radicalement le rapport avec la danse – le funk se vivant davantage avec le bassin qu'avec les pieds.

## Initiateur du disco et du rap

Constamment capable d'innovation et d'originalité, James Brown n'a jamais perdu le contact avec sa communauté, comme le prouvent trois décennies ininterrompues de succès dans les hit-parades américains. Surnommé à juste



◀ Un disque superbe par lequel le « parrain de la soul » rend un vibrant hommage à Little Willie John qu'il a toujours admiré.

**AFFINITÉ** En signant un contrat avec King en 1956, James Brown rejoignait des artistes aussi prestigieux que Hank Ballard, Bill Doggett ou les 5 Royales. Mais celui qu'il admirait le plus était Little Willie John, qui venait d'obtenir une série de best-sellers avec *All Around The World*, *Need Your Love So Bad* et *Home At Last*.

Natif de l'Arkansas, William Edgar John était l'un des chanteurs les plus aboutis du rhythm'n'blues. Lors d'un passage à l'Apollo, en 1959, James Brown se souvient que William John lui envoyait son impact sur les foules, tout en reconnaissant que, vocalement, John lui rendait bien la monnaie de sa pièce.

Le plus grand succès de Little Willie reste *Fever*, devenu un standard lorsque Peggy Lee l'a repris en 1958. Jusqu'au début de la décennie suivante, John a poursuivi sur sa lancée, avant de voir

son nom disparaître petit à petit des hit-parades lorsque la ballade sentimentale qui avait fait toute sa gloire a été détrônée par la soul music. Son existence s'est ensuite diluée dans le drame ; incarcéré pour homicide à la suite d'une bagarre en 1966, il est mort en prison deux ans plus tard, ruiné et oublié.

James Brown a été l'un des rares à lui rendre l'hommage qu'il méritait en lui consacrant un recueil intitulé *Thinking About Little Willie John*. « La dernière fois que je suis allé le voir en prison, se souvient Brown, il était en fauteuil roulant. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, qu'on allait le sortir de là, mais il m'a répondu : " Tu sais, je ne me fais plus d'illusion, je sais que je finirai mes jours ici. Mais merci tout de même". Je l'aimais comme un frère et ça m'a fait très mal de le voir comme ça. Alors, quand il est mort, j'ai décidé de lui dédier un album. »

titre le « père du funk », il a influencé tous les styles musicaux noirs apparus après lui. Alors qu'une partie de la soul, inspirée de la ballade, se cantonnait dans l'univers mélodique, les rythmes propres à Brown ont commencé par inspirer des créateurs comme Sly Stone, le groupe Parliament de George Clinton, puis le disco – curieux mariage d'électronique et de funk –, avant de donner naissance aux sonorités hybrides chères à Prince. Mais, surtout, le funk s'est trouvé un nouveau prolongement, avec l'apparition des premiers « break-boys » au début des années 80, en débouchant sur les styles rap et hip-hop, actuellement très prisés par la jeunesse révoltée des ghettos noirs.

# Please, Please, Please

**Mr. Dynamite n'est jamais aussi à l'aise que sur scène. A la tête d'un orchestre musclé conduit par deux batteurs, il peut alors enchaîner ses plus grands tubes avec un pouvoir hypnotique semblable à celui des grands prédicateurs noirs.**

## 1 Gonna Have a Funky Good Time

Enregistré le 26 mars 1980 au Studio 54 – l'un des clubs disco les plus branchés de Manhattan –, ce *Gonna Have a Funky Good Time* est l'une de ces introductions échevelées qui servent de tremplin à Brown pour son entrée en scène. Après un accord de cuivres en arpège, l'orchestre joue à l'infini un riff très simple, syncopé par des guitares tranchantes et des trompettes hurlantes, tandis que les musiciens répètent en chœur : « We gonna have a funky good time » (« On va vraiment s'amuser »). Brown profite de la tension qui monte pour se jeter à l'assaut de son public.

## 2 Sex Machine

Sur scène, il n'est pas question pour Brown d'oublier les titres qui l'ont rendu célèbre au fil des ans. Une façon de faire découvrir aux plus jeunes les standards que ses fans confirmés n'ont jamais oubliés... *Sex Machine*, diffusé par toutes les radios au cours de l'été 1970, est l'un de ces morceaux d'anthologie que tout disc-jockey met sur sa platine lorsqu'il veut remplir la piste de danse.

De même, en concert, aucun spectateur ne peut rester assis dès qu'il entend les premières mesures de *Sex Machine*.

## 3 Hot Pants

*Hot Pants* est le premier 45 tours enregistré par James Brown après avoir changé d'orchestre en 1971. Sous la direction du trombone Fred Wesley, les JBs avaient un son encore plus funky que les Famous Flames. Le public ne s'y est pas trompé en plébiscitant *Hot Pants* pour la première place des hit-parades noirs. Cette version en concert assure la transition entre les morceaux rapides précédents et la ballade qui suit.

## 4 Georgia On My Mind

Ce standard de 1930 a connu une nouvelle jeunesse trente ans plus tard lorsque Ray Charles en a fait l'un de ses titres fétiches. Par la suite, il a intégré les répertoires du jazz et de la musique country grâce à Wes Montgomery et Willie Nelson. En le reprenant à son compte, James Brown prouve que Ray Charles, son grand rival dans la musique soul, n'a pas le monopole du cœur lorsqu'il chante.

## 5 Get Up Offa That Thing

*Get Up Offa That Thing* était le titre du dernier disque que Brown a placé dans le Top Ten au cours des années 70. Détrôné par le style disco dont il a pourtant suscité l'éclosion, le père du funk a symboliquement choisi d'interpréter ce titre lors de cet enregistrement public de 1980, qui marque son retour sur le devant de la scène après une longue traversée du désert.

## 6 Papa's Got a Brand New Bag

L'idée de *Papa's Got a Brand New Bag* est venue à Brown par hasard, lors d'un concert en 1965. Inspiré par un riff improvisé par l'orchestre, il s'est écrié : « Papa's got a bag of his own ! » (« Papa a un nouveau truc à lui »). En studio, quelques jours plus tard, il enregistrerait ce qui allait devenir son plus gros tube en 1965, déchiffrant sur une feuille les paroles fraîchement complétées de *Papa's Got a Brand New Bag*.

## 7 Try Me

Cette composition joue un rôle assez sentimental dans le répertoire de Brown. Après le succès de *Please, Please, Please* et le long silence qui l'a suivi, c'est en effet ce morceau aux inflexions gospel qui a permis au futur parrain de la soul de s'imposer auprès du public noir.

## 8 Bodyheat

Succès mineur de 1976, *Bodyheat* est le prototype même de ces pièces répétitives et presque mécaniques qui ont donné naissance au style disco. Mais, avec Brown, pas question de se servir d'une batterie électronique : il faut la pulsation entêtante de la guitare acide de Jimmy Nolan.

## 9 Please, Please, Please

Encore aujourd'hui, Brown ne pourrait se produire sur scène sans interpréter la composition qui l'a fait connaître. La simplicité des paroles

est largement compensée par la vigueur extraordinaire dont il fait preuve pour donner une nouvelle jeunesse à ce titre de 1956.

# 10 Medley : It's a Man's, Man's, Man's World / Lost Someone / It's a Man's, Man's, Man's World

Brown est l'un des grands maîtres du « medley », pot-pourri qui permet à un artiste d'enchaîner sur scène plusieurs titres sur un même tempo. C'est l'option qu'il a choisie pour se lancer dans cette évocation magistrale de son slow le plus célèbre. On notera le côté extrêmement gospel de cette version bouleversante de *Man's World*.

# 11 Jam

En argot musical, une jam est un bœuf. L'improvisation étant à la base du tra-

vail de scène de James Brown, on comprendra toute l'importance d'un intermède comme celui-ci qui permet aux membres de l'orchestre de se défouler et de donner au show toute sa puissance.

# 12 Cold Sweat

Numéro un des hit-parades noirs en 1967, *Cold Sweat* est l'une des rares compositions de Brown à être entrée dans le Top Ten des variétés d'une Amérique blanche qui parvenait mal à se mettre au diapason des ghettos. La barrière était sans doute plus aisée à franchir pour un titre comme celui-ci, de toute évidence fait pour la danse.

# 13 Get On The Good Foot

*Get On The Good Foot* (« Ne te trompe pas de pied ») est l'un des premiers disques sur lesquels les « break-boys » se sont mis à danser, d'après le chanteur de rap Afrika Bambaataa. Cette

version frénétique met particulièrement en valeur le côté funk de l'original, datant de 1972.

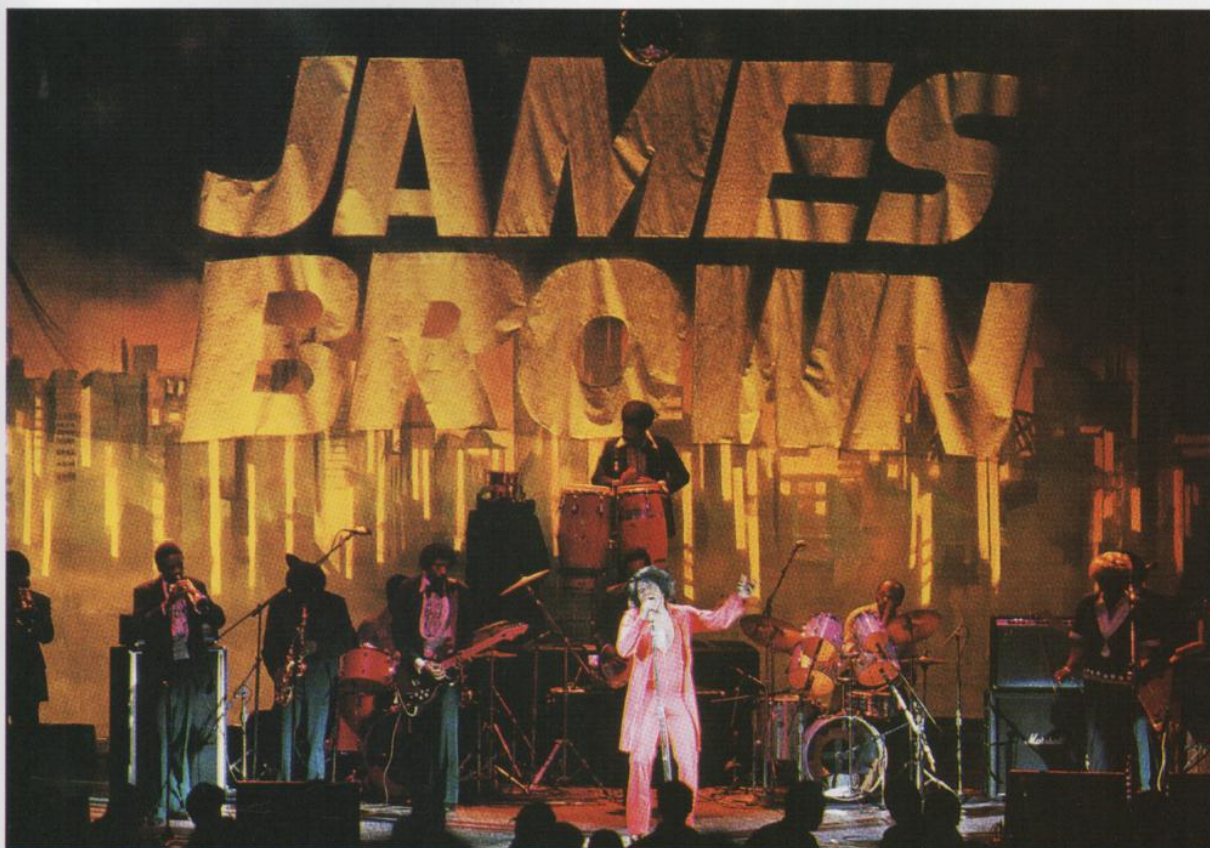
# 14 I Got The Feelin'

Immense succès commercial lors de sa sortie, ce titre porte en lui la fureur qui n'a jamais cessé d'animer Brown depuis ses débuts. *I Got The Feelin'* figurait d'ailleurs en tête de tous les hit-parades lorsque Martin Luther King fut assassiné en avril 1968.

# 15 Medley : The Payback / It's Too Funky Here

Ce pot-pourri montre bien la direction que prenait la musique de Brown à l'aube des années 80. Après avoir consacré le Funk, il annonçait la venue du rap et du hip-hop, en particulier avec *The Payback* qui allait faire son entrée dans les charts quelques mois après cette interprétation live sous le titre prémonitoire de *Rapp Payback*.

◀ Chanteur moderne, James Brown n'oublie pourtant pas les traditions musicales et l'univers magique du gospel.



# Les studios King

C'est dans ces anciens entrepôts frigorifiques qu'ont été enregistrés de grands succès du rhythm'n'blues, ainsi que le fameux *Please, Please, Please*.

**L**e truculent Syd Nathan, le fondateur des disques King-Federal, n'avait curieusement qu'un goût très limité pour la musique lorsqu'il a décidé de diversifier ses activités. Propriétaire d'une entreprise de meubles, il créa une petite maison de disques en 1943. Au début, sa marque avait permis à des cowboys chantants comme Grandpa Jones et Moon Mullican de se faire connaître, jusqu'à ce que le succès d'artistes comme Wynonie Harris, Little Willie John, les Dominoes ou les Midnighters fasse comprendre à Nathan que le marché noir ne demandait qu'à être conquis. Imitant la démarche d'autres entrepreneurs du disque comme les frères Chess, à Chicago, Nathan s'est très vite adjoint la présence du Noir Henry Glover, un ancien de l'orchestre de Lucky Millinder, qui officiait dans les studios King en qualité de conseiller artistique et arrangeur.

Situés dans un ancien entrepôt frigorifique au fond d'une impasse, les locaux de King étaient fort modestes en apparence. Mais Nathan était un homme d'affaires avisé et, pour ne perdre ni temps ni place, la fabrication des disques



se faisait entièrement sur place, depuis l'enregistrement des masters jusqu'à l'impression des pochettes. Quant au studio lui-même, il s'agissait d'une pièce de taille moyenne équipée de quelques micros et séparée du local technique par une glace. A peine enregistrés, les disques étaient pressés, avant d'être expédiés aux

quatre coins du pays. Une organisation artisanale qui ne doit pas faire oublier que certains des plus grands hits du rhythm'n'blues – comme le *Honky Tonk* de Bill Doggett et le *Twist* de Hank Ballard – ont vu le jour dans ces murs, sans parler du *Please, Please, Please* de James Brown qui devait se vendre à plus d'un million d'exemplaires.

► Hank Ballard  
aux côtés de  
Syd Nathan (à droite),  
le fondateur  
des disques  
King-Federal.